

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Personnages de «Le Pavillon des cancéreux»
(1) : Roussanov

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 114-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Personnages de «Le Pavillon des cancéreux» (I):

Roussanov

Parmi la profusion de personnages qui hélas ! rebute et décourage un grand nombre de lecteurs, je voudrais en choisir quelques-uns dans l'espoir de faciliter la compréhension du roman. D'une manière ou d'une autre, chacun se trouve en proie ou confronté à une « idéologie » ; idéologie entendue en un sens très large, mais où nous percevons toujours un durcissement, une sorte d'aveuglement moral ou intellectuel ou spirituel, une espèce d'automatisme. Avec une perspicacité, un sens extraordinaire de la réalité et du comportement des hommes, Soljénitsyne analyse, en multipliant les nuances, des êtres et des existences victimes, chacun à sa façon, du cancer¹. Mais, auparavant, il convient de préciser l'étoffe existentielle dans laquelle Soljénitsyne taille ses personnages.

La vie et l'essentiel

Nous savons que les apôtres et les évangélistes repensèrent, évoquèrent la vie de Jésus de Nazareth, ses actes, ses paroles, son mystère, dans la lumière du Seigneur de gloire ressuscité au matin de Pâques. On pourrait dire, par manière d'analogie, que Soljénitsyne procède de façon semblable. C'est après avoir traversé les déserts de la guerre, du bagne, de la maladie — où peu à peu naquirent ses personnages — et à la lumière de sa guérison², qu'il regarde joyeusement la vie et glorifie

¹ Se reporter aux *Echos de Saint-Maurice*, 6 (1976), 20-31.

² Guérison autant spirituelle, sans doute, que physique.

« ... à la veille du Nouvel An 1954, je partis mourir à Tachkent. En fait, je ne mourus pas (avec ma tumeur maligne carabinée, abandonné sans espoir, ce fut un miracle de Dieu ; je ne pouvais absolument pas le comprendre autrement. Et

l'existence à laquelle tentent de s'opposer ou de communier ses personnages. Il est assez significatif que les sommets poétiques du roman se situent à l'heure où quelqu'un accepte une certaine privation et découvre du même coup, dans un sentiment d'allégresse, par-delà une réelle souffrance, le vrai bonheur. En toutes circonstances, dans cet univers concentrationnaire, force nous est de constater que la seule issue consiste à admettre que le spirituel l'emporte sur le matériel³.

La vraie vie, l'homme peut vouloir la chercher dans le collectif et non « dans la personne prise individuellement » (388) ; ou dans un excès d'activité : « c'était jadis pour Vadim la plus belle caractéristique d'une vie que de n'avoir pas assez de sa journée, tant on était occupé » (407) ; ou dans la recherche scientifique pure (cf. 504) ; ou dans l'aspiration à un bonheur matériel toujours plus opulent (cf. 535-536) et sensuel (cf. 510 ; 524 ; 643). Mais sans doute n'est-ce pas là qu'il la trouvera. La vraie vie est source idéale d'instruction (cf. 42-43) ; elle implique l'amour respectueux et la quête permanente de la vérité. « Une fois pour toutes ! Personne sur la terre ne peut dire quelque chose une fois pour toutes ! Parce qu'alors, la vie s'arrêterait » (197). La vérité non moins que la liberté (cf. 48) : « C'est Gorki, je crois, qui a dit que seul est digne de liberté celui qui lutte quotidiennement pour elle » (71). Elle éclate dans le choix, le don, l'échange, la liaison des cœurs : « Ce n'est pas le niveau de vie qui fait le bonheur des hommes, mais bien la liaison des cœurs et notre point de vue sur notre vie. Or l'un et l'autre sont toujours en notre pouvoir, et l'homme est toujours heureux s'il le veut et personne ne peut l'en empêcher » (367). Elle éclate dans ce qui tend à « l'éclaircissement mutuel des âmes » (505) et à la « bienveillance mutuelle » (586). Ainsi, c'est en vertu de son aspiration à la vie — à ce qui est pour lui la vie — que chaque personnage, à partir de circonstances concrètes (la

toute la vie qui depuis lors m'a été rendue n'est plus mienne au plein sens du mot, elle porte en elle un sens). Ce printemps-là, ressuscitant, ivre de cette vie qui revenait (peut-être pour deux ou trois ans seulement ?), entêté par la joie, j'écrivis... » *Le chêne et le veau* (Seuil), p. 14. Voir également p. 114 : « Les malheurs de ma vie, je ne parvenais pas toujours à les saisir sur le moment même ; souvent, par faiblesse du corps et de l'esprit, je les comprenais à rebours de leur signification véritable, de leur portée lointaine. Mais, après coup, inmanquablement, l'intelligence authentique des événements passés se faisait jour en moi — et j'en restais muet d'étonnement. J'ai fait dans ma vie bien des choses qui allaient à rencontre du but principal que je m'étais fixé, faute de comprendre où était la vraie joie — et toujours il y eut quelque chose pour me reprendre. C'était devenu chez moi une habitude si bien ancrée, j'y comptais tellement qu'il ne me restait jamais qu'une chose à faire : comprendre le plus justement et le plus rapidement possible tout événement important de ma vie. »

³ Les personnages s'inscrivent à l'intérieur de ce passionnant débat entre ce qu'il faut appeler pour simplifier le matériel et le spirituel.

maladie ou le camp, une conversation ou une lecture, l'apparition inattendue de quelqu'un que l'on croyait avoir réduit à néant ou les exigences du travail), est conduit tantôt à retrouver ou à renier, tantôt à confirmer l'essentiel.

Paul Nikolaïevitch Roussanov

Nous commencerons par lui ; d'abord parce que c'est avec lui que s'ouvre le roman, et puis parce qu'il est une incarnation du *système* étatique marxiste, à l'intérieur duquel son égoïsme lui a donné de se faire à la fois une carrière et un nid, devenant une sorte de « schéma ambulant » (402) de l'idéologie.

Un arriviste

Fils du peuple (206), il est, socialement parlant, parvenu à se faire une situation enviable⁴. « Quelle ascension cela avait été depuis leur mariage ! (elle était ouvrière dans la même fabrique de macaroni que lui, à l'atelier de pétrissage où ils avaient tous deux débuté ; mais déjà avant leur mariage, lui s'était hissé jusqu'au comité de l'usine ; puis il s'était spécialisé dans les questions de sécurité ; puis, par la filière du Kom-somol, il avait été envoyé en renfort dans l'organisation syndicale du commerce soviétique ; puis encore, pendant un an il avait été directeur d'une école secondaire d'usine) » (249). L'ascension ne s'est pas arrêtée là, puisque deux ans avant sa maladie il avait été muté du « contrôle spécial » des usines à la Direction industrielle. « Bien sûr, il n'assumait pas personnellement les questions de direction technique, parce qu'il n'avait pas de penchant personnel aussi étroit⁵ ; c'était les ingénieurs et les économistes qui coordonnaient tout ça, mais ces ingénieurs et ces économistes étaient eux-mêmes soumis au « contrôle spécial » et ça c'était la partie de Roussanov » (253-254). Ses espoirs ne s'arrêtent pas là non plus⁶, il aspire secrètement à « obtenir une pension *hors-cadre* » (254) qui lui permettrait de jouir d'un surcroît de bien-être, sans songer une seconde qu'il y ait là « une concession inadmissible au monde petit-bourgeois » (255), comme c'est évidemment le cas hélas ! pour les ouvriers « si indifférents à l'honneur ouvrier » (255).

⁴ « Moi aussi dans le temps j'ai été simple ouvrier, mais voyez où je suis arrivé maintenant » (499).

⁵ Exemple de l'ironie de Soljénitsyne par laquelle il donne discrètement un commentaire aux attitudes et aux propos de Roussanov.

⁶ « ... il n'avait pas toute l'influence qu'il aurait aimé avoir, et sûrement pas autant qu'il en affichait ici » (79).

Un travailleur poético-politique

Il doit tout — apparemment — à son courage, à son sens de l'effort, du travail opiniâtre, en sorte qu'il méprise « l'inaction et les caractères pleurnichards » (38)⁷. C'est un lutteur ! « Toute leur vie, les Roussanov avaient été des gens d'action, des gens d'initiative et seule l'initiative assurait leur équilibre moral » (252). Sa puissance, la signification profonde de son existence résident en ce qu'il se sait « le rouage important et indispensable d'un mécanisme considérable » (527).

Mais, en fait, de quoi s'agit-il ? à quoi tend cette inlassable activité ? Il faudrait relire ici les pages hallucinantes où Soljénitsyne nous présente la *noble* activité de cet homme, qui consiste à établir des « questionnaires » ! La poésie de son travail réside « toute dans la sensation de tenir un homme à sa merci, sans avoir encore, en fait, exercé de pression sur lui » (268 et ss.). Sorte de Gobseck, araignée vorace et silencieuse, jamais repue, attentive au cœur de sa toile savamment disposée, à qui rien ni personne n'échappe.

Pour parvenir à ce sommet — et s'y maintenir — il lui a fallu se comporter en « homme d'avant-garde », en « homme conscient » comme dit sa chère fille, et... *signaler* quiconque se comporte en ennemi du peuple (cf. 382). Sa réussite s'inscrit donc sur un fond d'égoïsme farouchement cruel : il n'hésite pas à *signaler* un de ses amis qui sera arrêté, puis à chasser l'épouse de cet ami, d'un appartement que les Roussanov convoitaient ! (cf. 262 et ss.)⁸.

Il a spéculé non en marge des lois ou contre elles, mais à l'intérieur d'elles, à l'intérieur du parti et du système. « Il n'y avait rien de mal à ce qu'un homme arrondît sa situation matérielle par le moyen d'un salaire ou d'une pension d'Etat élevés. (Paul Nikolaïevitch ne rêvait-il pas lui-même d'obtenir une pension hors catégorie ?) Dans ce cas, automobile, résidence secondaire et petit pavillon principal n'avaient rien que de très prolétaire. Mais que la même automobile, de la même marque, et que la même datcha construite sur le même plan fussent achetés avec les bénéfices de la spéculation, ils acquéraient une tout autre signification, une signification criminelle. Et Paul Nikolaïevitch de rêver (c'était de vrais rêves) à l'introduction de supplices publics pour les spéculateurs... » (210-211).

⁷ « Paul Nikolaïevitch ne les respectait pas, ces gens qui, dans la vie, au lieu de monter, descendent » (506).

⁸ L'extraordinaire chapitre XVI, intitulé *Non-sens*, serait à relire : il nous fait part d'un cauchemar de Roussanov où apparaît un certain nombre de ses victimes.

Ainsi, vu de l'extérieur, Roussanov apparaît comme un homme dur, autoritaire, inflexible ; il fait très « professeur » (cf. 282-283) avec ses « lunettes cerclées d'or » (27), ayant tendance à devenir « radoteur bilieux » (151). C'est un doctrinaire, dont les réactions vis-à-vis des autres sont toujours des réactions déshumanisées, téléguidées par les consignes et les slogans du parti, ou par les habitudes de son *métier*, et réquisitionnées au service du moi (cf. 33, 41, 71, 72, 75, 76, 196, 197, 350-351, 528 et ss.). Une telle raideur mécanique ne peut que se sentir menacée, décontenancée en présence de ce qui ose ne pas plier : homme ou maladie : c'est le grain de sable qui affole la machine⁹.

Un douillet lâche et peureux

Prise en elle-même, cette machine est une merveille d'ordre, de précision, d'harmonie, de raffinement. Si Roussanov a tout du hérisson, pris de l'extérieur, en lui-même il baigne sa vie dans une atmosphère de douceur sentimentale, de chaleur maternelle : c'est un gros poupon qui s'en remet « à sa femme pour tout problème d'ordre familial : elle tranchait toute question importante avec promptitude et sans jamais se tromper » (17). Il manifeste un constant besoin de se sentir choyé, protégé, entouré¹⁰. Certes, ce qui le rassure est vécu par les autres comme une terrible menace et comme un agissement cruel à leur endroit, mais qu'importe ! Pourvu qu'il puisse s'épanouir à l'intérieur de son nid. Il est remarquable que toujours Roussanov ait cherché au cours de son existence un asile protecteur. C'est ainsi qu'il a conçu le *système* politique aussi bien que sa vie familiale, où le couple parfaitement uni ne cesse de se renvoyer sa propre image avec une voluptueuse complaisance.

La valeur symbolique de l'appartement saute aux yeux. Roussanov y songe sans cesse, le rêvant toujours plus beau et plus riche. L'appartement ou le bureau ou la voiture : c'est le nid où l'on s'isole douillement, où l'on se protège¹¹.

« Les Roussanov aimaient le peuple, le grand peuple. Et ils servaient le peuple, et ils étaient prêts à donner leur vie pour le peuple. Mais d'année en année, ils devenaient de moins en moins capables de supporter... la population... » (274). C'est que Paul Nikolaïevitch, avec le temps et au

⁹ C'est ce dont a pris conscience Soljénitsyne au moment où il se mit à lutter « officiellement » contre le régime soviétique. Cf. *Le chêne et le veau*.

¹⁰ Dès qu'il sent que quelqu'un partage ses convictions, le confirme dans ses vœux, il se fait alors tout élan et... ses « lunettes » brillent de sympathie ! (cf. 282).

¹¹¹⁰ Pour l'appartement : pp. 34-35 ; 254 ; 498.

Pour la voiture : pp. 273 et 274.

gré de son ascension, s'était initié aux joies et aux souffrances d'un exquis raffinement : sa délicate sensibilité ne supporte plus d'être agressée par la laideur ou la pauvreté des lieux et des personnes (cf. 16-17 ; 33), par les cris et les odeurs nauséabondes (cf. 18-19 ; 24). Cet homme égoïste et cruel apparaît finalement comme un grand peureux, un lâche poltron.

Un homme sans âme

Soudainement assailli par une « maladie imprévue et inattendue (16), il se sent relégué dans un isolement douloureux (cf. 35 ; 36 ; 39), comme pris dans un piège (celui de la maladie mais également celui de... l'administration !) (33), et il réagit comme un enfant. Sa voix se fait plaintive, mal assurée (cf. 29). Il a peur. « Sa vie si bien pensée, si harmonieuse et si utile, menaçait d'être brusquement interrompue. Il était rempli de pitié pour lui-même. Un rien aurait suffi pour que les larmes lui montent aux yeux » (45)¹².

Il cherche — ou sa femme pour lui — par tous les moyens à s'entourer de considération et d'attention¹³. Il aspire à un traitement spécial, il a emporté de quoi se refaire aussitôt un nid : pyjama, « pantoufles garnies de fourrure » (22), provisions abondantes, etc.

Son premier mouvement sera celui de la négation. Il refuse l'éventualité de la maladie : « Ce n'est pas le cancer » (25, cf. 16). Il refuse les autres malades « devenus ses égaux, semble-t-il » (26-27). Si l'on excepte un bref instant (cf. 167), on doit constater que Roussanov est absolument dénué de tout sentiment de solidarité à l'égard des pauvres, des malheureux qui l'entourent : au propre ou au figuré, il leur tourne le dos¹⁴. « En soi, c'était bien sûr une humiliation, un outrage du sort : Roussanov, couché entre deux relégués ! Et fût-il resté ce qu'il était avant d'entrer à l'hôpital, il en aurait certainement fait une question de principe : pouvait-on mêler de la sorte des membres de l'appareil dirigeant à d'obscurs éléments socialement nuisibles » (497).

Cet être spirituellement, humainement si démuné, si obsédé de lui-même, s'arrête avec obstination à son mal — intrus qui ose entrer dans sa vie et le questionner sur un essentiel qui lui échappe — ; son mal le

¹² Lire les pages où Soljénitsyne décrit la visite médicale : 76 et ss.

¹³ « Mon mari n'est pas le premier venu et c'est un travailleur de grande valeur... » (20). Notez l'importance de l'argent et du verbe payer dans les premières pages.

¹⁴ Pas étonnant que Kostoglotov, au cours d'une discussion, l'accuse de racisme ! cf. 537-539.

réduit à ce qu'il est : « en l'espace de quelques heures, Paul Nikolaïevitch avait tout perdu, sa position, ses nombreux mérites, ses plans d'avenir ; il n'était plus que soixante-dix kilogrammes de chair blanche et tiède, ignorante de son lendemain » (28). Rien ne le préparait à affronter l'éventualité de la mort (cf. 253). « Là, entre la mâchoire et sa clavicule, il y avait son destin. Son tribunal. Et devant ce tribunal, il n'avait plus ni relations, ni mérites, ni défense » (277 cf. 352 et ss.). Et c'est lui qui osera parler de la « profondeur de la vie » et de « la nature de l'héroïsme » (283)¹⁵.

Un échec

Finalement, son séjour à l'hôpital, en ce lieu privilégié, comme nous l'avons vu, n'aura rien appris à Paul Nikolaïevitch Roussanov, sinon à se choisir davantage lui-même, à s'enfermer davantage en lui-même¹⁶. « A présent, c'était clair qu'on ne faisait que le terroriser avec cette maladie. Mais il avait de la fermeté et on avait pu voir comme il l'avait bien supportée. Et cette fermeté qu'il s'était découverte, il en était particulièrement fier » (600-601)¹⁷.

Gabriel Ispérian

¹⁵ Son « essentiel » s'avère terriblement limité par la myopie de son regard : pp. 258, 259 ; 200 ; 248. C'est que, à ses yeux, « il n'y a de vérité que concrète » (530) et que la vraie vie sourd « des documents secrets au fond de la serviette de Roussanov et de ses collaborateurs » (272).

¹⁶ Au bon vivant qu'est Tchaly — qui l'avait ragaillard — Roussanov ne donnera que de force son adresse : « C'était un brave homme que Tchaly, mais enfin, il était d'un autre milieu, il avait d'autres conceptions et peut-être valait-il mieux ne pas trop se lier à lui » (609).

¹⁷ Il demeure ce qu'il fut, un *initié*... au *système*, compétent dans la lecture du journal : « Il comprenait un journal comme une instruction officiellement publiée mais en fait chiffrée, où tout n'a pu être exprimé en clair, mais où différents détails, la disposition des articles, ce qui est dit et ce qui est omis, permettent à un homme suffisamment au fait de ces choses d'avoir une idée juste de la toute dernière *ligne générale*. C'est pour cela que Roussanov devait lire le journal le premier » (291).

Le départ de Roussanov illustre parfaitement son échec, cf. 607-611.